280

Le
Landau.
487.

LE LANDAW,

OU

L'HOSPITALITÉ.

Chez Jouhaud, Rue de l'Étuve, N° 48, à Bruxelles.
MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
EN TOUS GENRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

LE LANDAW,

OU

L'HOSPITALITÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR
MM. PICARD ET MAZÈRES;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE S. A.
MADAME LA DUCHESSE DE BERRY, LE 31 AOUT 1825.

PARIS.

J.-N. BARBA, ÉDITEUR
DES OEUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD
ET ALEXANDRE DUVAL,
COUR DES FONTAINES, N°. 7;
ET AU MAGASIN GÉNÉRAL DES PIÈCES DE THÉATRE,
GALERIE DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

1825.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
GAUTIER, propriétaire et maire,		M. Dormeuil.
Mme. GAUTIER,		Mme. Granger.
SOPHIE, leur fille,		Mlle. Irma.
SAINT-MARCEL, préfet,		M. Clozel.
DUCREUX, choriste,		M. Perlet.
UN COCHER,		M. Gabriel.
SUZANNE,	domestiques de Gautier,	Mlle. Adeline.
COMTOIS,	domestiques de Gautier,	M. Émilien.
UN JARDINIER.		

La scène se passe chez M. Gautier, à un quart de lieue d'une préfecture.

Le théâtre représente l'entrée d'un parc. Une grille dans le fond. D'un côté, un pavillon élégant, de l'autre, une grange ayant une fenêtre à une haute distance au-dessus de la porte.

L'ouverture annonce un orage. Au lever du rideau, un Landaw s'arrête à la porte de la grille.

S'adresser, pour la musique, à M. Théodore, bibliothécaire et copiste au théâtre de Madame.

LE LANDAW.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUCREUX, LE COCHER, SUZANNE, COMTOIS.

LE COCHER, descendant de son siége.

Quel orage! Quel temps affreux!

(Il sonne à la grille.)

SUZANNE, dans la coulisse.

On y va! on y va!

LE COCHER.

J'espère qu'on nous permettra de nous arrêter un moment.

DUCREUX, dans la voiture.

Eh! allons donc, cocher! Pourquoi ne pas marcher?

LE COCHER.

Comment, pourquoi? et la pluie!

DUCREUX.

Je suis à l'abri, moi.

LE COCHER.

Mais je n'y suis pas, moi, ni mes pauvres bêtes non plus; un peu de charité pour les chevaux et pour les gens. (*Il sonne.*) Eh bien! est-ce qu'ils sont sourds? ou s'ils ne veulent pas ouvrir!

SUZANNE. *Elle traverse le théâtre en tenant son mouchoir sur sa tête.*

Attendez, me voilà! Ce pauvre cocher, il doit être trempé.

(*Elle ouvre la grille.*)

LE COCHER, *entrant.*

Bien obligé, ma belle enfant; est-ce que je ne pourrais pas remiser mon landaw et mes pauvres chevaux?

SUZANNE.

A deux pas d'ici, à gauche, vous trouverez un hangar.

LE COCHER.

Bon. (*Se retournant vers la voiture*) Eh bien! descendez-vous, monsieur? est-ce qu'il faut aussi vous remiser sous le hangar?

DUCREUX.

C'est fort désagréable! est-ce qu'on ne pourrait pas me donner un parapluie?

SUZANNE.

Tenez, voilà Comtois qui vous en apporte un.

COMTOIS, *portant un parapluie.*

Tenez, monsieur! Ah! quel orage! il faisait si beau ce matin!

SUZANNE.

Encore tout à l'heure... C'est venu tout d'un coup! Allons, monsieur, descendez.

DUCREUX, *entrant en scène avec le parapluie.*

Ah! merci, mes bons amis, merci.

COMTOIS.

Un homme à équipage être exposé à la pluie! Je cours prévenir mon maître! il vous recevra bien.

(*Il sort.*)

DUCREUX.

Ah! il me recevra bien.

SUZANNE.

Certainement, puisque vous arrivez en voiture.

DUCREUX, à part.

Alors j'ai bien fait d'arriver en voiture; d'autant que je m'épargne les frais de la diligence.

SUZANNE, au cocher.

C'est par là, mon brave homme, à gauche... Vous y êtes; et ne vous impatientez pas, je vais envoyer de quoi dîner à vos pauvres chevaux.

DUCREUX.

Ainsi donc, ma petite, vous voulez bien nous accorder l'hospitalité.

SUZANNE.

L'hospita... Tiens! c'est drôle! ce monsieur dit le même mot que notre maître a toujours à la bouche... Oh! mon dieu! oui! monsieur, madame et mademoiselle ne demanderont pas mieux que de vous accorder l'hospita....

DUCREUX.

....Lité... Monsieur, madame et mademoiselle! me voilà en société.

SUZANNE.

Et en bonne société, je vous en réponds; M. Gautier est un brave homme.... Je vais le chercher.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

DUCREUX, LE COCHER.

DUCREUX.

Ah! monsieur Gautier.... Il paraît qu'il s'appelle Gautier.

LE COCHER.

Ces chers chevaux! ça me fait plaisir de leur voir tant d'appétit.

(Il vient se mettre sous le parapluie de Ducreux.)

DUCREUX.

Prenez-donc garde, cocher! vous prenez tout le parapluie; j'ai le bras tout mouillé.

(Il chante.)

Si vous restiez à votre place.

LE COCHER.

Écoutez donc, monsieur; je vous ai donné une place dans mon landaw, vous pouvez bien m'en donner une sous votre parapluie. Aussi bien, gardez-le; car il ne pleut déjà plus.

DUCREUX.

C'est, ma foi, vrai.

(Chantant.)

Mais enfin après l'orage
On voit venir le beau temps.

(Il ferme son parapluie.)

Oh! vous, mon cher, en vous enrhumant vous ne risquez rien; cela ne vous empêche pas de conduire votre voiture: un cocher enrhumé peut être un très-bon cocher! tandis qu'un chanteur enrhumé, un artiste...

LE COCHER.

Vous êtes artiste?

DUCREUX.

Oui, mon cher, artiste lyrique. On me nomme Ducreux, Chrysostome Ducreux... Je me rends à Paris pour me conformer à un ordre de début qui m'appelle à chanter les premiers coryphées dans les chœurs du théâtre royal de l'Odéon.

LE COCHER.

L'Odéon?

DUCREUX.

Oui, le Second-Théâtre-Français, théâtre français où l'on n'entend que de la musique italienne et des paroles allemandes. Je vais y chanter le Freischutz.

LE COCHER.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DUCREUX.

Freischutz?... Robin des bois.

AIR : *Partie carrée.*

A ce théâtre admirable et magique,
Le même soir, pour deux ou pour trois francs,
On voit paraître au son de la musique,
Des diables noirs, des spectres, des chats-huants,
Des chiens, des ours, des éclairs, du tonnerre;
Et même, sans l'avoir cherché,
Quelquefois on a du Molière
Par dessus le marché.

LE COCHER.

Ah ça! vous n'y allez pas vite à Paris?

DUCREUX.

J'y vais à petites journées; je suis parti de Montpellier il y a deux mois, et je serai à Paris dans quinze jours. Parbleu! je peux vous dire tout, mon cher cocher.

(Chantant.)

Dans le sein d'un ami fidèle.

Tel que vous me voyez, il y a vingt-cinq ans que je joue la comédie, et en voilà vingt-quatre que je suis sifflé partout.

LE COCHER.

Comment cela?

DUCREUX.

Oui, parce que je suis resté malade pendant un an.

LE COCHER.

Ce doit être terrible de s'entendre toujours siffler comme ça.

DUCREUX.

La première fois, oui..... Mais l'on s'y habitue..... quand on est philosophe... Il faut vous dire que j'ai les applaudissemens en horreur ; pour une seule fois que j'en ai reçu, dans ma vie, ils m'ont été bien funestes... Écoutez mon aventure : je m'étais engagé cette année dans le vingt-troisième arrondissement théâtral pour jouer les basses-tailles, les Laïs et les Martins. J'arrive à Carcassonne : je débute, on me siffle ; bien ! à Pézénas, on me siffle ; bien ! à Narbonne, on me siffle encore ; bien ! dans tout le Languedoc c'était charmant ; là, comme partout ailleurs, je n'avais pas besoin d'apprendre mes rôles, on ne me les laissait jamais achever. Enfin j'arrive au chef-lieu de ce département.

LE COCHER.

Tiens ! c'est vous ! Ah ! j'en ai entendu parler.

DUCREUX.

Oui, mon cher, dimanche dernier ! on affiche Joconde ; c'était la première fois que je paraissais dans ce rôle ; je m'habille ; j'étais bien, j'avais emprunté le manteau d'un danseur de corde !... Pour une préfecture de troisième classe, certainement il n'y avait rien à dire... J'entre en scène, on m'applaudit ! je commence à perdre la tête ; je chante, on m'applaudit encore ; je me désole : mais c'est que je chantais bien... j'étais vraiment bon, et j'en suis sûr, parce que j'entendais dans la coulisse le Martin de la troupe, mon

partageant, qui toussait par jalousie. Le premier acte est enlevé; je m'arrachais les cheveux dans la coulisse. Le deuxième acte commence, je ne veux pas entrer en scène; je le signifie au directeur qui me menace et m'injurie ; de son côté, le public, qui m'attendait depuis un quart d'heure, murmure, trépigne et me demande à grands cris. Enfin on me pousse sur le théâtre; alors je m'avance vers le trou du souffleur, je fais les trois saluts d'usage, et je dis : « Messieurs, » je réclame toute votre indulgence; comptant sur la » manière habituelle dont le public apprécie mon faible talent, et espérant ne pas finir mon rôle, je n'a» vais appris que le premier acte. » A ces mots, ils se sont fâchés tout rouge et ils m'ont jeté des gros sous, des pommes cuites... Mais ils m'en ont jeté, pif! paf! j'avais l'air d'un compotier. Le préfet, qui assistait à la représentation, m'a fait venir le lendemain.

LE COCHER

Vous avez vu le préfet?

DUCREUX.

Oui, monsieur Saint-Marcel, un grand bel homme; il m'a fait venir, et il m'a dit avec toute l'affabilité qui caractérise les magistrats : « Mon cher ami, il faut quitter la ville. — Mais, monsieur le préfet... — Il n'y a pas de mais ; c'est le seul moyen d'éviter le scandale qui menace la représentation de demain. » Il paraît qu'on voulait me battre... on parlait de ne plus faire cuire les pommes ! Ma foi, j'ai pris mon parti et mon sac de nuit, et ce matin je quittais à pied cette maudite préfecture, lorsque je vous ai rencontré à un quart de lieue.

LE COCHER.

Convenez que vous n'êtes pas malheureux de m'a-

voir trouvé, et que je suis un bon enfant de vous avoir laissé monter dans mon landaw.

DUCREUX.

Je vous ai payé à déjeuner.

LE COCHER.

C'est vrai ; mais si mon maître le savait....

DUCREUX.

Il ne le saura pas ! ne m'avez-vous pas dit que vous deviez le reprendre ce soir à deux lieues d'ici ?

LE COCHER.

Oui, j'irai le rejoindre.

DUCREUX.

Eh bien ! nous nous reposerons, et nous repartirons ensuite.

LE COCHER.

J'ai envie d'aller dormir dans mon landaw.

DUCREUX.

Cela ne peut pas vous faire de mal.

LE COCHER.

Ah çà ! mais le propriétaire de cette maison va vous prendre pour le maître de la voiture.

DUCREUX.

Eh bien !... cela ne peut pas vous faire de mal, ni à moi non plus ; d'ailleurs, pourquoi n'aurais-je pas une voiture ? dans notre profession, nous comptons beaucoup de voitures ! les acteurs, et les actrices surtout.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Tous les ans la belle Agrippine
Va courir la poste en Berline ;

Othello ne va qu'en wisky,
Et Philibert en Tilbury.
L'aimable et tendre Célimène
Dans sa calèche se promène,
Et l'on dit même que Jocko
Va bientôt avoir un landaw!

LE COCHER.

Allons, monsieur, je vous laisse; je viendrai vous prendre dans une heure.

SCÈNE III.

DUCREUX, seul.

Oui, dans une heure, ou dans deux!... ou peut-être demain! si M. Gautier est un brave homme, je me sens tout disposé à rester chez lui. Mais en partant je vais droit à Paris, et je renonce à la province. A quoi bon me lancer dans les premiers rôles, quand je peux faire bien tranquillement ma petite affaire à l'Odéon. C'est si simple!

(Chantant.)

Jurons! une, deux; jurons! une, deux..

Il n'y a pas besoin de charlatanisme.

AIR.

Oui, je renonce à la gloire importune.
Il n'est plus temps de songer aux honneurs;
Et, satisfait de mon humble fortune,
Je saurai vivre et mourir dans les chœurs.
De mon emploi je dois être idolâtre,
En est-il un plus plaisible et plus doux?
Vous qui régnez, monarques de théâtre,
Votre sujet est plus heureux que vous.
Prêtre, soldat, paysan ou gendarme,
Marchant derrière et toujours de côté,
Dans les grandeurs je trouve peu de charme,
Et je me plais dans mon obscurité.

Si des périls menacent la patrie,
Je fais alors trente sermens pour un;
Et sans tarder, de peur qu'on les oublie,
Je les répète au moins vingt fois chacun.
Quand par hasard mon chef fait une absence,
J'obtiens l'honneur de marcher en avant,
Mais sans jamais tirer à conséquence;
Le lendemain je rentre dans le rang.
Aux immortels j'apporte les offrandes!
Quand les héros se sont tous bien battus,
J'offre aux vainqueurs des chants et des guirlandes,
Je n'offre rien aux malheureux vaincus!
Lorsque ma voix est trop basse ou trop haute,
Ou quand parfois elle reste en chemin,
Effrontément je puis nier ma faute,
Oui je peux même accuser mon voisin!
Du bon public je crains peu la disgrâce,
Il s'arme en vain de sifflets et de clés;
Les figurans ne sont sifflés qu'en masse,
C'est comme si nous n'étions pas sifflés.
Oui, je renonce, etc.

SCÈNE IV.

DUCREUX, SUZANNE, GAUTIER.

SUZANNE.

Voilà notre maître qui me suit.

DUCREUX.

Ah! tant mieux! et qu'est-ce qu'il est votre maître?

SUZANNE.

Il est maire de la commune! Il aime beaucoup à recevoir les voyageurs, surtout quand ils viennent en voiture.

DUCREUX.

Eh bien!... je suis venu en voiture.

SUZANNE.

Et puis quand ils vont à Paris.

DUCREUX.

Eh bien !... je vais à Paris.

SUZANNE.

Parce que, vous comprenez, il espère que ces messieurs lui seront utiles.

DUCREUX.

Oh! je lui serai utile, je ne demande pas mieux. (*A part.*) Je ne risque rien! un maire de village, ça n'est pas fort; avec des grands mots, de grandes phrases, et un air capable, je suis bien sûr qu'il me prendra pour un personnage! enfin nous verrons.

SUZANNE.

Tenez, le voici.

GAUTIER, accourant avec Comtois.

Un voyageur en équipage!... un homme comme il faut! très comme il faut! (*Saluant Ducreux.*) Monsieur...

DUCREUX.

Monsieur... (*A part.*) Il a l'air d'un brave homme.

GAUTIER.

Monsieur, malgré les désagrémens qu'a dû vous causer l'orage affreux qui, grâce au ciel, vient de cesser...

DUCREUX, l'interrompant.

Oui, il vient de cesser.

(Chantant.)

Ce n'était rien, c'est un passage,
C'est un nuage
Dont le ciel se dégage.

GAUTIER.

Permettez que je m'en félicite, puisque je lui dois l'honneur de vous recevoir chez moi...

DUCREUX.

Monsieur, cet orage a été bien doux pour moi, puisqu'il me procure l'avantage de faire connaissance avec M. Gautier, le maire de la commune... Mais où est-elle donc votre commune? je n'ai pas vu d'autres maisons que la vôtre.

GAUTIER.

A deux pas d'ici, derrière la colline. Mon château est isolé sur la route; et, lors qu'il arrive des accidens pareils, je me trouve heureux de pouvoir offrir l'hospitalité....

DUCREUX.

C'est ce qu'on m'a dit, monsieur; vous ne savez fermer ni votre cœur ni votre château à ceux qui vous demandent un abri... (*A part.*) Je vais très-bien; si je continue toujours comme ça....

GAUTIER.

Ah! monsieur, l'hospitalité! je m'en fais un devoir, un plaisir; j'aime tant à avoir des voyageurs chez moi!

DUCREUX.

Oui; plutôt que d'en manquer, vous feriez des trous et même des ornières devant votre porte, comme le comique des voitures versées, ce comique que joue si bien M. Martin...

(Chantant.)

Apollon toujours préside
Au choix de mes voyageurs.

C'est un homme bien aimable que M. Martin! il a une belle voix, une jolie femme, d'excellentes manières! le connaissez-vous, M. Martin?

GAUTIER, à part.

Non, monsieur... Pourquoi me demande-t-il cela?

DUCREUX.

Moi, je me suis souvent trouvé avec lui, à Perpignan, à Lyon, à Marseille, à Strasbourg.

(*Chantant.*)

Car j'ai long-temps parcouru le monde.

GAUTIER, à part.

Il a l'air original. (*Haut.*) Pourrais-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

DUCREUX.

Oui, sans doute, monsieur. (*A part.*) Il faut faire des phrases. Oui, monsieur, vous allez le savoir, car je vais vous le dire... Ah! je ne suis pas de ces personnages mystérieux et anonymes qui ne se nomment qu'au dénoûment, quand tout le monde a eu le temps de les reconnaître; moi, je me nomme à mon entrée en scène: monsieur, je m'appelle Ducreux; jusqu'à présent j'ai occupé un assez bel emploi en province; mais, grâce à des dispositions naturelles, dont je suis loin de tirer vanité, grâce à quelques talens acquis, dont il m'est permis peut-être de me glorifier, je viens d'être appelé à Paris.

GAUTIER.

A Paris!.. Monsieur va à Paris?

DUCREUX.

Oui, à Paris, rien que ça; mais j'y suis appelé sans cabale, sans intrigues, et seulement parce qu'on y connaît ma capacité. Je m'y rends à petites journées; ce matin je suis monté dans.. dans mon landaw, j'ai été surpris par l'orage, et vous savez le reste.

GAUTIER.

Et cette place que vous allez remplir à Paris,... dans quel ministère?...

DUCREUX.

Mais... c'est un ministère. Si vous voulez que je vous le dise, c'est un ministère,... c'est une administration qui ressort du ministère de la maison du roi.

SUZANNE.

Oh ! oh !

COMTOIS.

Diable !

GAUTIER, à part.

Voilà un homme qui peut me servir. (*Haut*) Monsieur, permettez-moi de profiter du hasard : puisque vous voyagez à petites journées, vous pouvez bien me faire l'honneur de rester quelques heures... Nous sortons de table ; vous savez qu'à la campagne on dîne de bonne heure... ; mais si vous voulez accepter un modeste dîner.

DUCREUX, à part.

Diable, modeste ! (*Haut.*) Oh ! cela vous plaît à dire ; je suis bien sûr qu'il ne sera pas modeste.

GAUTIER.

Je vais avoir l'honneur de vous présenter à ma femme, à ma fille.

DUCREUX.

Je serai enchanté de les voir.

GAUTIER.

En attendant, je vais vous installer dans ce pavillon, vous y serez fort bien — C'est celui des voyageurs....

DUCREUX.

C'est le temple de l'hospitalité ! (*A part*) Pas mal, celui-là.

GAUTIER, à part.

Il a des expressions très-recherchées. (*Haut.*) Je

vais avoir l'honneur de vous y conduire moi-même. Comtois va mettre votre couvert.

DUCREUX.

Oui, là, sous ces arbres... Il fait très-beau maintenant. En vérité, Monsieur, je suis confus des politesses....

GAUTIER.

Comment donc! ne les méritez-vous pas? (*A part.*) Le ministère de la maison du roi! (*Haut*) Et vous êtes donc attaché à la cour?

DUCREUX.

Mais, monsieur... Oui, monsieur, par état, je suis toujours à la suite des princes!

GAUTIER.

A la suite des princes!

DUCREUX.

Et à la suite des princesses,... du côté du roi... Je ne les quitte que lorsqu'ils ont besoin d'être seuls... (*à part*) lorsqu'ils vont chanter leur grand air.

GAUTIER.

A la suite des princes et des princesses! Monsieur Ducreux, vous n'êtes pas pressé; que vous seriez aimable si vous nous donniez une journée! Mes lits sont excellens;... vous partirez demain matin, après vous être bien reposé.

DUCREUX.

Ma foi, monsieur Gautier, vous offrez avec tant de grâce... J'accepte.

GAUTIER.

Comtois, prépare tout dans la chambre du pavillon.

DUCREUX, *chantant.*

Qu'on est heureux de trouver en voyage,
Un bon dîner, et surtout un bon lit.

GAUTIER, *à part.*

Ah ça ! mais il chante toujours.

DUCREUX.

Si vous saviez, aimable homme, galant homme que vous êtes, combien je suis touché; ravi, transporté de vos procédés ! Tenez, j'en pleure, je suis très-sensible, moi.

GAUTIER.

Monsieur Ducreux, c'est un bonheur pour moi d'accueillir mes semblables, et tous, sans distinction de rang ni de fortune.

DUCREUX.

C'est tout simple.

(Déclamant.)

Les mortels son égaux, ce n'est point la naissance.

(Chantant.)

Votre cour devint mon asyle.

SCÈNE V.

LES MÊMES, SAINT-MARCEL. *La grille est restée ouverte; Saint-Marcel est entré vers la fin de la scène; il est en redingote, il a des guêtres, une canne, ses vêtemens sont en désordre, il a reçu l'orage.*

SUZANNE, *qui se trouve près de lui, pousse un cri.*

Ah ! mon Dieu !

GAUTIER.

Qu'est-ce que c'est ?

SUZANNE.

Eh ! mais un homme. Voyez.

SAINT-MARCEL, *ôtant son chapeau.*

Pardon, Messieurs; j'ai reçu tout l'orage, et voyant cette grille ouverte, j'ai pensé que les maîtres de la maison voudraient bien me permettre de me reposer un instant.

DUCREUX.

Il a bien mauvaise mine, cet homme-là... Je vous conseille de lui dire de passer son chemin.

GAUTIER.

Fi donc! un pauvre voyageur fatigué, exténué, et à pied!... Y a-t-il de la paille fraîche dans la grange?

SUZANNE.

Oui, monsieur.

GAUTIER.

Eh bien! fais-y entrer ce brave homme; *(à Ducreux)* et vous monsieur, je vais vous installer dans le pavillon.

AIR : *De Caroline.*

Venez, oui, vous pouvez m'en croire,
Chez moi chacun est bien traité;
J'ai toujours suivi, j'en fais gloire,
Les lois de l'hospitalité.

(A Suzanne.)

Vous, conduisez ce pauvre diable
Dans la grange.

DUCREUX.

Il me fait pitié.
Comment par ce temps effroyable
A-t-il pu voyager à pied?

GAUTIER.

ENSEMBLE.

Venez, oui, vous pouvez, etc.

DUCREUX ET SUZANNE.

Chez lui chacun est bien traité;
Il suit, et même il en fait gloire,
Les lois de l'hospitalité.

SCÈNE VI.

SUZANNE, SAINT-MARCEL.

SUZANNE.

Vous m'avez presque fait peur.

SAINT-MARCEL.

Je conçois que l'état dans lequel m'a mis l'orage, n'est pas fait pour inspirer une grande confiance; je dois avoir l'air d'un voleur.

SUZANNE.

Oh! je ne dis pas cela, mais....

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SOPHIE.

SOPHIE.

On vient de me dire qu'il était arrivé un voyageur. Ah! mon Dieu!

SAINT-MARCEL.

Eh bien! voilà que je fais peur aussi à mademoiselle.

SUZANNE.

Oh! soyez tranquille, mademoiselle, c'est un brave homme.

SOPHIE.

Comment! c'est monsieur qui est arrivé dans ce bel équipage.

SUZANNE.

Oh! non, le monsieur à voiture est là-dedans avec

votre père; quant à celui-ci, on voit bien qu'il est venu à pied.

SOPHIE.

Comme il doit être fatigué! mais asseyez-vous donc, monsieur.

SAINT-MARCEL.

Grand merci, mademoiselle. (*A part.*) Aimable et intéressante personne!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, Mme. GAUTIER.

Mme. GAUTIER.

Eh! mais, mademoiselle, vous courez.... (*Voyant Saint-Marcel*) Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

SAINT-MARCEL.

Madame.....

SOPHIE.

Ah! maman, c'est un pauvre voyageur qui n'a pas pu trouver d'abri pendant toute la pluie; moi, je vous avoue que je suis bien moins pressée de voir le beau monsieur qui est arrivé en voiture, que de secourir ce malheureux piéton... Vite, vite! Suzanne, il faut lui faire préparer une chambre.

SUZANNE.

Monsieur a dit de le mettre à la grange.

SOPHIE.

Comment! dans la grange?

SAINT-MARCEL.

C'est tout ce qu'il me faut, mademoiselle! je ne suis

pas difficile ! dans mes campagnes, je n'ai pas toujours trouvé de la paille pour me coucher.

SOPHIE.

Quoi ! vous avez été militaire ?

SAINT-MARCEL.

Il y a bien peu de Français de mon âge qui n'aient servi.

AIR : *Le grand Eugène.*

C'est le lit des champs de bataille,
Nous y trouvions le repos, le bonheur;
Il m'en souvient, étendu sur la paille,
Un rêve heureux venait charmer mon cœur.
En sommeillant je me voyais vainqueur !
Le fer en main, je quittais dès l'aurore
Ce lit modeste où j'avais reposé;
Et quand le soir j'y revenais encore,
Mon rêve était réalisé.

SOPHIE.

Allez, monsieur, reposez-vous bien.

(Saint-Marcel entre dans la grange.)

Mme. GAUTIER, à Suzanne.

Je ne sais pas quel est cet homme-là. Suzanne, vous aurez soin de fermer tout ; quand on a des étrangers chez soi... Eh bien ! où est donc ce monsieur arrivé en voiture ?

SUZANNE.

Oh ! celui-là, il se fait servir et d'autorité encore ! il est sans façons, il a une grosse voix, et il est placé à la cour.

Mme. GAUTIER.

Si M. Gautier ne recevait que des gens de la sorte, je ne le blâmerais pas de sa manie d'hospitalité.

SCÈNE IX.

GAUTIER, Mme. GAUTIER, SOPHIE, SUZANNE, COMTOIS.

GAUTIER.

Madame Gautier, ma chère Sophie, c'est un coup de bonheur qui nous a envoyé ce monsieur ; vous allez le voir tout à l'heure ! d'abord il est aisé de reconnaître que c'est un homme comme il faut.

SUZANNE.

Oh ! moi, je trouve qu'il a mauvais ton.

GAUTIER.

Qu'est-ce que ça prouve.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Lorsqu'à mes yeux un homme se présente,
A-t-il d'abord un modeste maintien,
Est-il gêné, d'une voix suppliante
Parle-t-il bas ? c'est un homme de rien.
Mais dans son ton s'il affecte l'aisance,
S'il est tranchant, s'il a le verbe haut ;
Si je lui vois certain air d'assurance ?
C'est j'en suis sûr, un homme comme il faut.

Mme. GAUTIER.

Et savez-vous ce qu'il est ?

GAUTIER.

Ma chère, M. Ducreux... il s'appelle Ducreux, M. Ducreux a une place au ministère de la maison du roi... D'après tout ce qu'il vient de me dire, il jouit du plus grand crédit, et est en mesure de faire obtenir à ses protégés tout ce qu'il voudra.

Mme. GAUTIER.

Tant mieux ! vous savez qu'il y a long-temps que j'ai écrit au préfet pour être nommé dame de charité du département.

GAUTIER.

Moi, vous savez que depuis cinq ans je demande la décoration de la légion-d'honneur... Si monsieur Ducreux voulait nous recommander.

SOPHIE.

Ah ! s'il pouvait faire nommer M. Henri à une plus belle place dans les bureaux de la préfecture !

Mme. GAUTIER.

Vous ne pensez qu'à votre M. Henri, mademoiselle.

SOPHIE.

Eh ! mais, maman, ne m'avez-vous pas dit que, si M. Henri obtenait de l'avancement, vous ne seriez pas éloigné de le prendre pour gendre.

GAUTIER.

Oui, oui, Henri est un très-bon garçon ; mais il est jeune, toi aussi, ma chère Sophie; vous avez le temps d'attendre, tandis que moi et madame Gautier nous sommes pressés. Comtois, va vite chercher ma pétition qui est sur mon bureau, elle y est toujours.

(Comtois sort.)

Mme. GAUTIER.

Oui ; excellente idée ! Suzanne, sur ma table à ouvrage, tu trouveras des lettres, des papiers, apporte-les-moi.

(Suzanne sort.)

SOPHIE.

Moi, je ne peux pas écrire pour M. Henri.

Mme. GAUTIER.

Moi, dame de charité! vous, légionnaire!

GAUTIER.

Quel honneur!

Mme. GAUTIER.

Quel bonheur!

GAUTIER.

C'est qu'il est honteux que je sois peut-être le seul des maires qui n'ait pas la croix! Chut! voici notre homme, c'est-à-dire notre monsieur.

SCÈNE X.

Les mêmes, DUCREUX. Pendant cette scène, Comtois et Suzanne mettent le couvert sous les arbres, après avoir apporté les pétitions.

DUCREUX.

Mesdames, j'ai bien l'honneur... (*A part.*) Allons, Ducreux, mon ami, que le ton et la tournure ne démentent pas l'équipage dans lequel tu es arrivé... (*Haut.*) Madame... C'est madame votre épouse? madame, je me félicite,.... comme je le disais tout à l'heure à M. votre cher époux, je ne saurais trop bénir l'orage bienfaiteur qui m'a conduit dans ce séjour, dans cet asile des grâces, des vertus et de...

(Chantant.)

C'est ici le séjour des grâces...

Mme. GAUTIER.

Ils sont originaux tous ces gens de qualité.

DUCREUX, montrant Sophie.

C'est mademoiselle votre fille? c'est un astre... oui,

je ne m'en dédis pas, c'est un astre fait pour brûler tous les cœurs;... je le dis, et en le disant, je ne crains pas d'éteindre le flambeau de la vérité. (*A part.*) C'est une phrase du dernier opéra que j'ai joué,... celui est tombé.

Mme. GAUTIER.

Eh! mais saluez donc, répondez donc, mademoiselle, quand on vous adresse la parole.

SOPHIE.

Monsieur,... je ne mérite pas...

DUCREUX.

Savez-vous, monsieur Gautier, que vous êtes un heureux mortel; on ne sait qu'admirer le plus, ou de la beauté du château que vous habitez, ou des manières nobles, courtoises et révérencieuses avec lesquelles vous recevez les chevaliers errans qui se présentent devant votre manoir, ou des grâces des dames qui composent votre intéressante famille; car, sans oublier la petite femme de chambre qui a un certain air égrillard qui vous réveille, madame Gautier est encore, quand je dis encore.

AIR : *Le luth galant.*

Au madrigal je n'aurai point recours,
Mais bien long-temps vous fixez les Amours;
Madame, c'est en vain que le temps vous dévore,
Vous savez jusqu'au soir prolonger votre aurore :
Jadis vous étiez belle, et vous l'êtes encore,
Vous le serez toujours.

Ah, çà! papa Gautier, avec une aimable demoiselle comme celle-là nous ne devons pas manquer d'adorateurs... Je suis vraiment fâché que des affaires aussi urgentes qu'intéressantes m'entraînent loin de ces lieux, vers la capitale; non pas que je ne sente que mon âge un peu mûr,... mais je vous avoue que moi,

j'ai toujours eu un goût qu'on peut appeler prédominant pour la vie champêtre et pastorale.

(Chantant.)

Là retiré dans mon château,
Je coule des jours sans nuage.

Mme. GAUTIER.

Ah çà ! il ne peut donc parler qu'en musique ? Monsieur va, dit-on, occuper une grande place à Paris ?

DUCREUX.

Oui, madame, dans les arts, dans le département des beaux-arts ! Pour peu qu'on ait une âme ils font le charme de la vie.

GAUTIER.

Monsieur, vous connaissez déjà Paris ?

DUCREUX.

Oui, monsieur ; j'ai l'habitude d'y faire un voyage tous les ans, dans la quinzaine de Pâques.

Mme. GAUTIER.

Et vous êtes fort répandu dans le grand monde ?

DUCREUX.

Mais oui, madame ; je connais tous les choristes... je veux dire tous les artistes de la capitale.

GAUTIER.

Monsieur, nous autres provinciaux nous sommes bons, hospitaliers ; mais on nous reproche, peut-être avec raison, d'être un peu importuns ; je vous avoue que j'aurais une petite requête à vous présenter.

DUCREUX.

Qu'est-ce que c'est ?

(*Chantant.*)

Monsieur Gautier comptez sur moi,
Je désire vous être utile.

Mme. GAUTIER.

Il s'agirait d'appuyer une pétition.

GAUTIER.

Deux pétitions.

DUCREUX.

Diable ! il faut se faire valoir. (*Haut.*) Permettez : dans la position où je me trouve, je me suis fait une loi de ne pas protéger à la légère, de ne pas recommander tout le monde.

Mme. GAUTIER.

Comment, tout le monde?

DUCREUX.

Non pas que pour de bons amis tels que vous !.... Nous en causerons. Mais ce dîner se fait bien attendre.

GAUTIER.

Tenez, voilà Comtois qui a fini de mettre votre couvert.

DUCREUX.

Ah ! le bon serviteur !.... Mesdames, vous permettez ?....

GAUTIER.

C'est nous qui allons vous servir.

DUCREUX.

Comment donc, je ne le souffrirai pas.

GAUTIER.

Monsieur Ducreux, je l'exige; je connais les devoirs de l'hospitalité : savez-vous que chez les anciens

c'était un crime d'y manquer ? Voilà ce que je répète tous les jours à Mme. Gautier.

DUCREUX.

Et vous avez raison.

GAUTIER.

Chez tous les peuples, on pratique cette vertu. On doit tout partager avec ceux qu'on a le bonheur de recevoir.

DUCREUX.

Certainement ; il y a même des pays où l'on va jusqu'à offrir sa femme aux voyageurs.

Mme. GAUTIER.

Ah ! l'horreur !

DUCREUX.

Oh ! je ne veux pas exiger que M. Gautier... Madame, nous ne sommes pas des Lapons.... Mais le dîner refroidit ; je vais prendre place.

SCÈNE XI.

Les mêmes, SAINT-MARCEL. Ducreux se met à table sous le berceau. Gautier, Mme. Gautier et Sophie l'entourent ; Comtois et Suzanne vont et viennent.

DUCREUX.

Charmant couvert ! et placé dans un endroit délicieux ! un point de vue magnifique, imposant ! Ce parterre varié, animé !...

(Il mange avidement.)

SAINT-MARCEL, dans la grange, à Suzanne.

Ma belle enfant, je vous remercie bien de l'asile

que vous m'avez donné ; me voilà un peu reposé ; mais j'ai marché depuis ce matin et je suis encore à jeun.

SUZANNE.

Attendez, attendez.

(Elle va parler à Sophie, et porte ensuite à Saint-Marcel un poulet, du pain et du vin.)

DUCREUX.

A boire! à boire!

SUZANNE, à Saint-Marcel.

Tenez, voilà ce que mademoiselle vous envoie.

DUCREUX.

Papa Gautier, votre vin est excellent! Voilà un pâté qui a une mine!... je vais lui dire deux mots.

SUZANNE.

Ma foi, ils ont autant d'appétit l'un que l'autre.

DUCREUX.

Allons, Comtois... à boire! à boire!

SAINT-MARCEL.

Votre jeune maîtresse est bien bonne... Je voudrais être en état de reconnaître ce qu'elle fait pour moi.

SUZANNE.

Oh! sans doute; ceux qui ne peuvent rien ont de la bonne volonté, et souvent la bonne volonté manque à ceux qui peuvent.

DUCREUX.

A boire! et vous disiez donc, papa Gauthier, que vous avez une requête à me présenter.

GAUTIER.

Oui, mon cher monsieur, je voulais...

SOPHIE.

Nous voulions vous recommander M. Henri.

DUCREUX.

Vous aussi, mademoiselle; vraiment, je suis fort heureux que... (*Il boit*). A votre santé, mademoiselle! Voyons, toute la famille a des demandes à me faire; en chevalier galant je dois commencer par mademoiselle.

(Il chante.)

Parlez, parlez, petite amie!

De quoi s'agit-il?

SOPHIE.

Monsieur, si vous aviez la bonté de recommander M. Henri à M. le préfet.

DUCREUX.

M. Henri! qu'est-ce que c'est que çà?

GAUTIER.

C'est un jeune homme très-intéressant, et nous voudrions le pousser auprès de M. Saint-Marcel, le préfet de notre departement. Vous le connaissez?

DUCREUX.

Oui...

GAUTIER.

Un brave homme, mais qui ne s'occupe pas assez du cadastre.

DUCREUX.

Ah! je devine. Mademoiselle Sophie, M. Henri, le sentiment, l'amour... Ah! oui, voilà!

(Chantant.)

Ce n'est pas mal assurément,
C'est un amour bien innocent.

A boire.

SUZANNE.

Bon, voilà mademoiselle qui parle de M. Henri.

SAINT-MARCEL.

Henri ! qu'est-ce que cet Henri ?

DUCREUX.

A présent le dessert, le café, la liqueur; et après cela, nous parlerons d'affaires.

SUZANNE.

C'est un jeune homme, un employé de la préfecture, que nous voudrions bien avancer;... et si ce monsieur voulait...

SAINT-MARCEL.

Je le connais, c'est un brave garçon ! je ferai tout pour lui.

SUZANNE, à part.

Le pauvre cher homme, il parle de tout faire pour les autres !... qu'il tâche d'abord de faire quelque chose pour lui.

SAINT-MARCEL.

En attendant la recommandation de ce monsieur, pourriez-vous me donner les moyens d'écrire une lettre ?

SUZANNE.

Tout de suite, monsieur, bien volontiers.

(Elle entre dans le pavillon.)

DUCREUX.

Nous disons donc que c'est du moka.... Un petit verre. Et vous, monsieur Gautier, qu'est-ce que je peux faire pour vous....

GAUTIER.

Tenez, voici la pétition que j'avais préparée.

DUCREUX, lisant.

Diable! la croix d'honneur, c'est fort, çà ne va pas tout seul.

(Pendant cette scène, Suzanne a apporté ce qu'il faut pour écrire à Saint-Marcel.)

GAUTIER

Oh! j'ai des titres! il y a cinq ans que je la demande.

DUCREUX, chantant.

Ah! vous avez des droits superbes!!!

GAUTIER.

Je suis maire depuis dix-huit mois.

DUCREUX, déjà gris.

C'est tout simple! vous avez droit à la croix parce que vous êtes maire, et si vous aviez la croix, vous auriez droit à être maire; je comprends; à votre santé! (*Il boit.*) Et vous, madame Gautier.

Mme. GAUTIER.

Voici ma pétition.

DUCREUX.

Diable, vous voulez être dame de charité. Eh! bien est-ce que vous ne l'êtes pas?

GAUTIER.

Madame Gautier voudrait....

DUCREUX.

Entendons-nous... Madame Gautier est-elle dame de charité, ou ne l'est-elle pas? fait-elle l'aumône, donne-t-elle aux pauvres? A votre santé, madame Gautier.

GAUTIER.

Madame Gautier est très-généreuse, mais elle voudrait....

DUCREUX.

Oui, je comprends! elle veut être brevetée.... et exercer la bienfaisance par autorisation! c'est que cela ne se donne pas à tout le monde. (*Il boit.*) S'il s'agissait d'une place d'ouvreuse de loges! mais dame de charité, c'est une autre paire de manches!...

GAUTIER.

Nous ne vous demandons qu'une simple apostille.

DUCREUX.

Une apostille! ah! s'il n'est question que d'apostilles, j'apostillerai... à gauche, à droite, tant qu'on voudra. Une plume, de l'encre, et à boire.

SUZANNE.

Voilà tout ce qu'il vous faut, monsieur?

(Elle apporte la plume et l'encre qu'avait Saint-Marcel.)

SAINT-MARCEL.

Il ne s'agit plus que de faire porter cette lettre; ce bon jeune homme, il sera bien étonné en la recevant.

DUCREUX.

Je m'empresse de recommander. Oh! ne vous inquiétez pas, je fais votre éloge et de la belle manière.

GAUTIER.

Que d'obligations nous vous aurons.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COCHER. Saint-Marcel et le cocher devant la grange; tous les autres sont sous le berceau et entourent Ducreux, qui écrit.

LE COCHER.

Ma foi, j'ai bien dormi! maintenant je crois que nous pouvons repartir. (*Apercevant Saint-Marcel et ôtant son chapeau avec respect.*) Que vois-je? c'est vous, monsieur?

SAINT-MARCEL.

Silence. (*Bas.*) Est-ce que ce serait vous qui auriez amené dans votre voiture ce monsieur qui est là?

LE COCHER.

Je l'ai rencontré sur la route, et j'ai cru par humanité....

SAINT-MARCEL.

C'est bon; vous allez prendre un de vos chevaux.

LE COCHER.

Oui, monsieur.

SAINT-MARCEL.

Vous irez ventre à terre jusqu'à la ville; vous remettrez cette lettre à son adresse, et vous me rapporterez la réponse.

LE COCHER.

Oui, monsieur.

SAINT-MARCEL.

Il n'y a qu'un quart de lieue, je vous attends avant une demi-heure.

LE COCHER.

Oui, monsieur, je ne serai pas long.

SAINT-MARCEL.

Attendez ; détachez la malle qui est derrière la voiture, et portez-la dans cette grange.

LE COCHER.

J'y vais, monsieur.

(Il sort.)

SAINT-MARCEL, à Suzanne.

Tenez, mon enfant, vous avez eu beaucoup d'attentions pour moi, permettez-moi de les reconnaître.

(Il lui donne une pièce d'or et entre dans la grange.)

SUZANNE.

Ah ! mon Dieu ! une pièce d'or ! qu'est-ce que me donnera donc celui qui est venu en voiture ?

SCÈNE XIII.

GAUTIER, DUCREUX, Mme GAUTIER, SOPHIE, SUZANNE.

DUCREUX.

Là, voilà ce que c'est. (*Il rend les pétitions.*) Il y a un pâté sur votre pétition, papa Gautier ; celle de madame est un peu chiffonnée ; mais c'est égal ! Ah çà ! maintenant que les affaires sont terminées.... Ah ! et vous, mademoiselle, voulez-vous que j'écrive pour M. Henri.

SOPHIE.

Oh ! monsieur, soyez utile à mes parens, c'est tout ce que je demande. (*A part.*) Cet homme-là ne pourrait rien faire pour Henri.

DUCREUX. Il est gris.

Eh bien ! voyons, livrons-nous à la joie.

(Chantant)

Toujours joyeux quand j'ai le verre en main,
Je ris, je chante, et nargue le chagrin.

Est-ce que mademoiselle ne nous régalera pas d'une petite chanson? A boire.

GAUTIER.

Encore!

DUCREUX.

Je vois que vous n'êtes pas en voix. Eh bien! moi, je chanterai, je me sens en verve.

GAUTIER.

Il est tout-à-fait gris.

SOPHIE.

J'en ai peur.

DUCREUX.

AIR.

Écoutez! oui, sans modestie,
Quand j'ai bien bu je suis en voix!
Écoutez! voici ma partie
Dans le chœur de Robin des Bois.

(Il chante en comptant ses pauses.)

Chasseur diligent,
Quelle ardeur te dévore;
Tu pars dès l'aurore
Toujours chantant!

De la Vestale
Écoutez le finale,

Détachez ces bandeaux, ces voiles imposteurs!

(Parlant.)

Et la partie des femmes.

Épargnez sa tête coupable!

Voulez-vous des chants plus joyeux?

Quel est l'audacieux
Qui dans ces sombres lieux
Ose porter ses pas,
Et devant le trépas
Ne frémit pas.

Chasseur diligent, tra, la, la, la!
Tra, la, la, la...

(Il s'endort.)

GAUTIER.

Le voilà qui s'endort.

Mme. GAUTIER.

Oh ! le vilain homme. Voilà pourtant à quoi nous expose cette belle manie d'hospitalité dont vous êtes entiché.

GAUTIER.

Au moins, il ne s'est pas fait prier pour apostiller nos pétitions.

Mme. GAUTIER.

Oui, je crois que sa signature nous sera d'un grand secours !... Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? il recommande vivement que l'on m'accorde la croix d'honneur ?

GAUTIER.

Et il veut qu'on fasse de moi une dame de charité ? Oh ! pour le coup, c'est trop fort.

SOPHIE.

Depuis qu'il est entré ici, il n'a dit et fait que des sottises.

SUZANNE.

Oh ! madame, comme on se trompe ; cet autre qui est arrivé à pied, et que monsieur a fait mettre dans la grange, moi, j'ai dans l'idée que c'est un homme comme il faut.

Mme. GAUTIER.

Vous allez voir que c'est un prince déguisé.

SUZANNE.

Ma foi, je ne dirais pas non ! Tenez, voyez ce qu'il m'a donné, rien que pour avoir été honnête avec lui.

Mme. GAUTIER.

Un louis... Encore une bévue que vous avez faite,

monsieur Gautier : vous envoyez à la grange un homme qui donne des pièces d'or à votre servante ?

GAUTIER.

Eh ! mais, madame Gautier, pourquoi voyage-t-il à pied ?

Mme. GAUTIER.

Pourquoi ? par partie de plaisir, par bizarrerie, par singularité ; je ne sais pas, moi !...

SOPHIE.

Comment, Suzanne, ce monsieur qui avait si mauvaise mine ?

SUZANNE.

Voyez, s'il a encore mauvaise mine.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, SAINT-MARCEL. (Il est vêtu avec élégance et il a un ruban à la boutonnière.)

SAINT-MARCEL.

Ah ! mesdames, ah ! monsieur, il me tardait bien de vous remercier, et surtout de vous demander pardon de l'indiscrétion que j'ai commise en me présentant chez vous sans y être connu.

Mme. GAUTIER.

Monsieur, c'est nous qui nous reprochons.... (*A Gautier.*) C'est à lui qu'il fallait demander une apostille pour avoir la croix ; il peut bien la demander pour les autres, puisqu'il l'a lui-même.

GAUTIER.

En vérité, monsieur, je suis confus.

Mme. GAUTIER.

C'est la faute de M. Gautier ; il ne sait pas juger les gens.

SAINT-MARCEL.

L'état dans lequel je me suis présenté n'était pas fait pour inspirer beaucoup de confiance.

Mme. GAUTIER.

C'est égal; moi, j'aurais bien vu tout de suite... Mais nous oublions... Vite, Suzanne, servez à dîner à monsieur.

SAINT-MARCEL.

Ne dérangez personne, madame, (*regardant Sophie*) grâces aux bons soins qui m'ont été donnés je n'ai absolument besoin de rien.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, COMTOIS.

Madame, je ne peux pas ôter le couvert... Voyez, ce monsieur est à moitié étendu sur la table, il dort, il rêve! Tenez, l'entendez-vous?

DUCREUX rêvant.

Sachez que les Tartares
Ne sont barbares
Qu'envers leurs ennemis.

GAUTIER.

Attendez... Une exellente idée. (*à Saint-Marcel.*) Monsieur, si vous voulez que nous ne nous reprochions pas notre incivilité, il faut que vous ayez la bonté de ne pas nous quitter aujourd'hui.

Mme. GAUTIER.

Oh! nous vous en prions.

SOPHIE.

Oui, nous vous en prions.

SAINT-MARCEL.

Je ne suis pas assez ennemi de moi-même pour refuser une offre aussi agréable.

GAUTIER.

C'est très-bien, vous logerez dans le pavillon qui avait été préparé pour ce malotru.

Mme. GAUTIER.

Oui, nous allons le renvoyer.

GAUTIER.

Ah! madame Gautier, l'hospitalité avant tout; il ira dans la grange. Comtois, Suzanne, faites-vous aider du jardinier, et qu'on le transporte sur-le-champ.

MORCEAU D'ENSEMBLE (de M. Adam).

GAUTIER.

Au pavillon venez, c'est un échange
Par la justice reclamé;
Pour ce butor, qu'on le porte à la grange,
Et sous clef qu'il soit renfermé.

TOUS.

Au pavillon venez, etc.

GAUTIER.

Oui, c'est une vengeance
Permise en pareil cas;
Surtout faites silence,
Ne le réveillez pas.

(On enlève le fauteuil sur lequel Ducreux est assis.)

TOUS.

Oui, faisons tous silence,
Ne le réveillons pas.

(Quand ils sont arrivés au milieu du théâtre.)

DUCREUX, battant la mesure sur le fauteuil.

Sachez que les Tartares
Ne sont barbares

Qu'envers leurs ennemis,
Que des belles ils sont amis.

(Ducreux, endormi, est dans la grange; Gautier, Mme. Gautier, Saint-Marcel et Sophie, entrent dans le pavillon.)

SCÈNE XVI.

COMTOIS, SUZANNE, DUCREUX.

SUZANNE.

Bien ; enfermez-le, monsieur Comtois, on ne sait pas ce qui peut arriver avec un homme comme celui-là ; avec ça qu'il a bu, il a peut-être le vin méchant.

COMTOIS retirant la clef.

Allez, monsieur Ducreux, vous pouvez chanter maintenant.

DUCREUX chantant dans la grange.

Sachez que les Tartares,

COMTOIS.

Tenez, le voilà qui s'éveille.

(On l'entend frapper.)

SUZANNE.

Frappe,... frappe, maudit chanteur; reste, tu n'es pas dangereux.

COMTOIS.

Frappe,... au diable si je t'écoute.

SUZANNE.

Nous viendrons lui ouvrir quand son cocher voudra l'emmener; je m'en vais le prévenir, ce brave homme de cocher.

(Elle sort par la grille avec Comtois.)

SCÈNE XVII.

DUCREUX. Il paraît à la la lucarne du grenier de la grange.

Qu'est-ce que cela veut donc dire ? où suis-je ? Il me semble que je me suis endormi, et je me réveille dans une espèce de grenier à fourrage ; heureusement je trouve une échelle, je grimpe et me voilà ! Et je vois (*il s'assied sur la fenêtre*), parbleu je vois, je reconnais le jardin de M. Gautier,..... le berceau sous lequel j'ai si bien dîné, où j'ai bu de si bon vin.

Cent esclaves ornaient ce superbe festin,
Et dans des vases d'or faisaient couler le vin.

Ah ça ! mais qu'est-ce que cela signifie ? C'est un tour des domestiques, car il est impossible que ce bon M. Gautier et son excellente femme aient été assez traîtres!... Morbleu! le plus pressé est de sortir d'ici. (*Regardant en bas.*) Diable! c'est un peu haut. Ah ! à l'aide de cette corde et de cette poulie, oui, je pourrai descendre aussi facilement qu'une botte de foin. (*Il s'accroche à la corde.*) Allons, Ducréux,

Du courage
Du courage.

Allons, comme un Jupiter du grand Opéra.

SCÈNE XVIII.

DUCREUX, SUZANNE, COMTOIS.

SUZANNE arrivant par la grille.

Ah ! mon Dieu, il va se tuer !

DUCREUX en l'air.

(Chantant).
Du malheur auguste victime

COMTOIS.

Tenez, voilà l'auguste victime par terre.

SUZANNE.

N'êtes-vous pas blessé, monsieur.

DUCREUX.

Non, je ne suis pas blessé, mais je suis d'une fureur!... allons, avertissez mon cocher, que je parte à l'instant.

(Chantant.)

Il faut quitter Golconde.

SUZANNE.

Votre cocher, monsieur? Je ne sais pas ce qu'il est devenu, non plus qu'un de ses chevaux; il n'y en a plus qu'un sous le hangar.

DUCREUX.

Comment, ce drôle-là aurait emmené un de mes chevaux! Quand je dis un de mes chevaux....

COMTOIS, regardant par la grille.

Et tenez, le voilà.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LE COCHER.

LE COCHER, arrivant en courant, une lettre à la main.

J'espère que je n'ai pas été long-temps.

DUCREUX.

Ah! vous voilà, monsieur le dro..., monsieur le cocher, c'est donc ainsi...

LE COCHER.

Un moment donc, monsieur, parce ce que j'ai

bien voulu vous recevoir dans mon landaw sur la route,... vous croyez-vous le droit de me parler en maître ?

SUZANNE.

Tiens ! on l'a pris sur la route.

LE COCHER.

C'est à mon maître, à mon véritable maître, que je dois remettre cette lettre.

DUCREUX.

Il ne sait ce qu'il dit. Où est-il votre maître ? insolent !

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, SAINT-MARCEL, GAUTIER, Mme. GAUTIER, SOPHIE.

LE COCHER donnant la lettre à Saint-Marcel.

Le voilà, monsieur.

DUCREUX.

Je vais lui parler, et lui faire sentir qu'un homme comme moi... Que vois-je ? non, je ne me trompe pas ;... monsieur le préfet !

TOUS.

Le préfet !

DUCREUX chantant.

Quoi ! c'est monsieur Saint-Marcel !
Quel coup du ciel ?

GAUTIER.

Comment ! j'ai donné l'hospitalité à monsieur le préfet ?

SAINT-MARCEL.

Oui, au préfet qui néglige le cadastre... et qui pourtant fait, comme vous le voyez, des courses à pied

pour en préparer l'exécution. (*Regardant Ducreux.*) Mais si j'ai bonne mémoire....

DUCREUX, à part.

Il me reconnaît, c'est sûr; je le vois encore dans sa loge d'avant-scène au moment de la bagarre et des pommes cuites !

SAINT-MARCEL, à Sophie.

Mademoiselle, je vous ai dit tout à l'heure que je serais peut-être assez heureux pour faire quelque chose qui vous fût agréable... Prenez la peine de lire cette lettre.

SOPHIE.

Monsieur...

SAINT-MARCEL.

Lisez tout haut, je vous prie.

SOPHIE, lisant.

« Monsieur, je ne sais comment vous exprimer ma » reconnaissance. Puisque vous avez la bonté de m'at- » tacher à votre secrétariat, croyez que je ferai tout » pour me rendre digne de cette faveur. — Henri » Derval! » Ah! monsieur!

SAINT-MARCEL.

Madame Gautier, je n'oublierai pas que vous voulez absolument être dame de charité; quant à la croix de M. Gautier, c'est plus difficile.

GAUTIER.

Ah! monsieur le préfet, combien je suis confus de vous avoir si mal reçu d'abord...

DUCREUX.

Moi, monsieur, je vous dois des remercîmens, pour la manière dont vous m'avez reçu d'abord... Monsieur le préfet, je dois aussi des remercîmens à votre landaw.

SAINT-MARCEL.

Oui ; vous êtes venu en voiture.

DUCREUX.

Il pleuvait... Monsieur le préfet....

SAINT-MARCEL.

C'est bien, monsieur Ducreux ; je ne vous en veux pas.

Mme. GAUTIER.

Monsieur le préfet connaît donc monsieur ?

SAINT-MARCEL.

Puisque M. Ducreux a trahi mon incognito, il m'est peut-être permis de trahir le sien.

DUCREUX.

Tout vous est permis, monsieur le préfet.

SAINT-MARCEL.

Eh bien ! je me permettrai de vous dire que vous ne jouez pas bien Joconde.

DUCREUX.

Vous êtes bien bon, monsieur le préfet ! Mais cela ne m'arrivera plus ! quand on a reçu une bonne leçon et des pommes cuites.....

GAUTIER.

Qu'entends-je ! nous aurions été dupes.....

DUCREUX.

Je ne vous ai point trompé, monsieur Gautier... j'ai l'honneur d'être choriste au théâtre royal de l'Odéon, voilà mon engagement ; l'Odéon dépend du ministère de la maison du roi, par conséquent....

GAUTIER.

Allez au diable !

DUCREUX.

Je vais chanter Robin des Bois ! Oui je dis adieu

aux dignités et aux premiers rôles; maintenant je n'en accepterais pas un pour un empire; je continuerai à être peuple, c'est le moyen de ne pas être destitué!

VAUDEVILLE FINAL.

Air d'*Aristippe*.

SAINT-MARCEL.

Quand vient chez vous l'ennuyeux parasite,
L'ambitieux, le crésus inhumain,
Le délateur, le fripon en faillite...
N'ouvrez jamais, qu'ils passent leur chemin.
Mais quand viendra l'indigent qui supplie,
L'homme de bien par les grands rebuté,
Le vieux soldat blessé pour la patrie,
Donnez-leur l'hospitalité.

GAUTIER.

Quand du vainqueur ils fuyaient la colère,
Lorsqu'échappant à de honteux excès,
Les Grecs cherchaient un abri tutélaire,
Ils l'ont trouvé sur les vaisseaux français.
Oui, nos marins aiment toujours la gloire,
Et sur ces mers où meurt la liberté,
Ne pouvant pas apporter la victoire,
Ils portent l'hospitalité.

DUCREUX, au Public.

Vous le savez, messieurs; dans ma tournée
J'ai recueilli des pommes, des sifflets;
Bien plus encor!... victime infortunée,
Je suis chassé par messieurs les préfets.
De tous côtés en butte à la cabale,
Par la province indignement traité...
Au moins, messieurs, que dans la capitale
Je trouve l'hospitalité.

FIN.

EXTRAIT DU CATALOGUE DE J.-N. BARBA.

OEUVRES COMPLÈTES DE PIGAULT-LEBRUN, 20 forts vol. in-8°. sur beau papier satiné, imprimés par MM. Firmin Didot, avec le portrait de l'auteur, gravé par Tardieu. Prix, 160 fr.

NOTA. Chaque volume de cette édition contient quatre vol. de l'édition in-12.

OEUVRES COMPLÈTES DE M. ALEX. DUVAL, membre de l'Institut (Académie française); 9 gros volumes in-8°. de 550 pages chacun; avec des notices sur chaque pièce, ornée du portrait de l'auteur; belle édition, imprimée sur beau papier satiné, par MM. Firmin Didot. Prix, 63 fr.

Le même ouvrage, papier vélin, le prix est double.

OEUVRES DE L.-B PICARD, membre de l'Institut (Académie française), nouvelle édition, imprimée avec soin, par MM. Firmin Didot, sur beau papier satiné, et ornée d'un nouveau portrait de l'auteur. 10 vol. in-8°. de 500 pages. Prix, 70 fr.; papier vélin le double.

Il a été tiré un petit nombre d'exemplaires des tomes 7 et 8 du *Théâtre de Picard*, pour compléter la première édition qui est en six vol. Prix, 14 fr. les 2 vol.

Le même ouvrage, papier vélin, le prix est double.

HISTOIRE DE FRANCE, ABRÉGÉE, CRITIQUE ET PHILOSOPHIQUE, à l'usage des gens du monde, par Pigault-Lebrun. Avec cette épigraphe: *La vérité, toute la vérité, rien que la vérité.* 6 vol. in-8°. Prix, 7 fr. le vol. 4 volumes ont déjà paru; le cinquième est sous presse, et paraîtra en novembre prochain.

CUISINIER ROYAL, l'Art de faire la Cuisine, la Pâtisserie, et tout ce qui concerne l'Office, pour toutes les fortunes, par MM. Viard et Fouret, hommes de bouche. Un vol. in-8°., de 600 pages, caractère petit-romain, grande justification; ornée de trois grandes planches pour le service des tables, depuis douze jusqu'à cent couverts. *Douzième édition.* Prix, 5 fr.

NOUVEAU SAVANT DE SOCIÉTÉ, ou Encyclopédie de tous les jeux et amusemens, 4 v. in-12, fig. et pl.; *quatrième édition.* Pr., 12 fr., et 16 fr. par la poste.

Le premier volume contient, jeux de société, gages et pénitences; le deuxième, tours d'adresse, de physique et de cartes; le troisième un recueil des plus jolies chansons, énigmes et charades; le quatrième, règle de tous les jeux de commerce, jusqu'à celui du Trocadéro.

Ouvrage utile dans toutes les réunions.

CODE DES GENS HONNÊTES, ou l'Art d'être en garde contre les HONNÊTES GENS 1 vol in-12. Prix, 4 fr. *Deuxième édition.*

ALMANACH DES SPECTACLES, pour 1825. QUATRIÈME ANNÉE, contenant l'analyse des pièces nouvelles et des couplets à chaque vaudeville, l'indication des débuts, le personnel des théâtres de Paris, des départemens et de l'étranger, la demeure des artistes, le prix des places aux théâtres, spectacles et établissemens publics de la capitale, la nomenclature des auteurs et compositeurs dramatiques, et l'ordonnance royale sur les théâtres des départemens. Un fort volume in-18, de plus de 500 pages. Prix, 4 fr. *Ouvrage utile aux étrangers et à toutes les personnes qui fréquentent les spectacles.*

DICTIONNAIRE THÉATRAL, ou MILLE DEUX CENT TRENTE-TROIS vérités sur les directeurs, régisseurs, acteurs, actrices et employés des divers théâtres; confidences sur les procédés de l'illusion; examen du Vocabulaire dramatique; coup d'œil sur le matériel et le moral des spectacles, etc. *Deuxième édition*, avec un *Supplément*, in-12. Prix, 4 fr.

LE CUISINIER ANGLAIS, traduit en français, avec le titre de chaque recette en français et en anglais; contenant, outre les articles qui concernent la cuisine française, la manière de faire toutes sortes de puddings, dumplings, pâtés, gâteaux, conserves, marinades, catsups, sauces, et vins de fruits, faisant suite au *Cuisinier royal;* vol. in-8°. Prix, 3 fr.

PROMENADE DE DIEPPE AUX MONTAGNES D'ÉCOSSE, par M. Charles Nodier. Un joli volume in-12, imprimé par Firmin Didot, sur très-beau papier; orné de trois vignettes, par Isabey; de deux planches de plantes, par M. Bory de Saint-Vincent; d'une carte itinéraire de M. Cailleux, et du portrait d'un chef de Clan. Prix, 7 fr.

EUGÈNE ET GUILLAUME, par M. L.-B. *Picard*, de l'Institut (Académie Française), 6 vol. in-12, *Cinquième édition.* Prix, 16 fr.

Ce roman est le premier de M. Picard: il a paru il y a quinze ans. Quatre éditions, tirées à grand nombre, sont épuisées. Il manquait depuis long-temps; nous sommes certains que celle-ci sera bientôt vendue.

L'ART POÉTIQUE DES DEMOISELLES ET DES JEUNES GENS, ou Lettres à Isaure sur la poésie, par M. Emmanuel Dupaty. Histoire de la poésie et des poètes anciens, gros vol. in-12, quatre figures, *Deuxième édition.* Prix, 5 fr.

ROMANS DE PAUL DE KOCK.

SOEUR ANNE, 4 vol. in-12, vient de paraître Prix, 12 fr.
M. DUPONT, ou la Jeune fille et sa bonne. 4 vol. in-12, *deuxième édition.* Pr., 12 fr.
GEORGETTE, ou la Nièce du tabellion. 4 vol. in-12, *deuxième édition.* Prix, 12 fr.
FRÈRE JACQUES. 4 vol. in-12, *deuxième édition.* Prix, 12 fr.
MON VOISIN RAYMOND. 4 vol. in-12, *deuxième édition.* 12 fr.
GUSTAVE, ou le Mauvais sujet. 3 vol. in-12, *deuxième édition.* Prix, 9 fr.
L'ENFANT DE MA FEMME. 2 vol., *troisième édition.* Prix, 6 fr.
CONTES EN VERS. Joli vol. in-12, figures, *deuxième édition.* Prix, 4.
PETITS TABLEAUX DE MOEURS, ou Macédoine critique et littéraire. 2 vol. in-12. Prix, 6 fr.

C'est, sans contredit, le meilleur romancier français après Pigault-Lebrun.

ROMANS DE PIGAULT-LEBRUN, à 2 fr. 50 cent. le vol.
AGATHE, ou le Petit vieillard de Calais, par Victor Ducange, 2 vol. in-12, *deuxième édition.* 5. fr.
ALBERT, ou les Amans missionnaires, du même, 2 vol. in-12. 6 fr.
GUNIMA, Nouvelle africaine du dix-huitième siècle, imitée de l'allemand, par M. Carnot fils. Un fort joli vol. 3 fr.
HISTOIRE DE CHARLES XII, surnommé Tête de fer, traduit de l'allemand, par M. Guilbert de Pixérécourt. 2 vol. in-12, portrait. Prix, 5 fr.
CHATEAU DE BRACEBRIDGE 4 vol. in-12. 10 fr.
CHATEAU DU TYROL. Gros vol. in-12 2 fr. 50 cent.
ROBERT LE DIABLE, 4 vol. in-12. 8 fr.
HÉRITIÈRE DE BIRAGUE. 4 vol. in-12. 8 fr.
NIECE DE TÉKÉLY. 4 vol. in-12. 10 fr.
EMMA, ou la Nuit des noces. 1 vol. in-12. 2 fr.
FILS PERDU. 4 vol. in-12 8 fr.
TRAINE A PIED. 4 vol. in-12. 8 fr.
VOYAGE DE CYRUS. 3 vol. in-18. 3 fr.
JANNE-ROYER. 4 vol. in-8°. 8 fr.
MARIAGES NOCTURNES. 4 vol. in-12, 10 fr.
JEANE SHORE, nouvelle, par madame Marie d'Heure. 2 vol. in-12, figures, *deuxième édition.* 5 fr.
SOLDAT LABOUREUR, par M. DUMERSAN, auteur de plusieurs jolis vaudevilles, tels que les *Bonnes d'enfans*, les *Cuisinières*, etc. 3 gros vol. in-12. Prix, 7 fr. 50 cent.
FAMILLE VIEILLAND, par Pigault-Montbelliard. 4 forts vol. in-12. Prix, 10 fr.
ISAURE D'AUBIGNIÉ, par le même. 4 vol. Prix, 10 fr.
ACHILLE A SCYROS, poëme par Luce de Lancival. In-8°., 1 fr.
GRIVOISIANA, par Martainville. In-18, fig. Prix, 2 fr.
L'ÉCOLE DES VIEILLARDS, par Casimir Delavigne, brochure de deux cents pages, *sixième édition.* 5 fr.
LES VÊPRES SICILIENNES, quatrième édition.
LES COMÉDIENS, troisième édition
LE PARIA, troisième édition, 4 fr.
LE ROMAN, par M. Delaville, deuxième édition, 4 fr.
LE FOLLICULAIRE, par le même, troisième édition.
LE BÉNÉFICIAIRE, comédie-vaudeville en cinq petits actes, par MM. Théaulon et Étienne, seconde édition, avec beaucoup d'augmentation.
FRANCE ET SAVOIE, vaudev. en deux actes, par MM. Armand Dartois et Étienne.
LES ENFANS DE MAITRE PIERRE, opéra comique, en trois actes, par M. Paul de Kock.
UNE BONNE FORTUNE, vaudeville du même auteur.
LE CHAMPENOIS, vaudeville de M. Armand Dartois.
LE PENSIONNAT, opéra comique de M. L.-B. Picard.
LE TARDIF, comédie en vers, de M. J. Gensoul.
LES DEUX MOUSQUETAIRES, opéra comique de M. Vial.

Le même libraire tient un assortiment complet de pièces de théâtre, dont il distribue son Catalogue gratis.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.